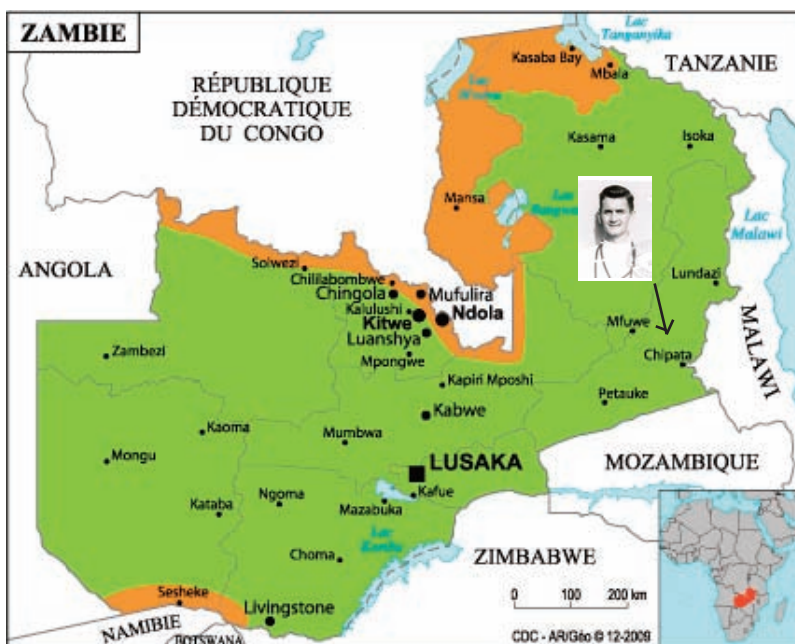




Mémoires, Chipata, Zambie



par Pierre Aucoin M. Afr



Mémo 1 Voici un fait historique extraordinaire et unique dans l'histoire de l'humanité : vous ne me croyez pas? Lisez plutôt.

Tout d'abord je dois vous mettre dans le contexte : j'étais à Chipata en Zambie à proximité de la **Luangwa**, réserve d'animaux sauvages où il y a beaucoup de lions. On dit que le lion est le roi des animaux; on s'en rend compte facilement quand on entend le lion rugir pendant la nuit : tout, absolument tout, devient silencieux, même les petits insectes, qui font bouger les feuilles et les débris sur le sol, arrêtent de bouger; c'est un silence qui

force à écouter et qu'on pourrait dire assourdissant! On sait aussi que, dans un troupeau de lions quand le mâle dominant perd de ses forces, il est défié par un mâle plus jeune et éventuellement évincé de sa position dominante dans le troupeau. Il s'isole donc et erre seul en recherche de nourriture, ce qui n'est pas facile pour lui, car ce sont les lionnes qui chassent pour avoir la nourriture. Le vieux lion recherche donc des proies faciles et il s'en prend alors aux humains et, quand il en attrape un, c'est une question de secondes et le lion a de quoi à assouvir sa faim. Quant aux Africains, ils couchent par terre sur une natte dans des huttes qui ont une espèce de porte fragile faite de roseaux. Ceci est donc le contexte du fait vécu que je vous relate maintenant.



Hôpital de Chipata

Je visitais l'hôpital de Chipata pratiquement tous les jours. Un jour je vois une femme blessée avec de profondes lacérations sur tout le corps. Ce n'était pas beau à voir. Je la salue et lui demande ce qui a bien pu lui arriver. Elle me raconte tout bonnement qu'un soir, la nuit venue, elle était couchée dans sa hutte avec son bébé et une autre femme. Soudainement

la porte est renversée et un lion saute sur elle! La seule pensée qui lui est passée par la tête à ce moment-là a été de sauver son bébé et dans un soubresaut surhumain elle a mordu à pleines dents le museau du lion... qui n'a pas demandé sa monnaie et a quitté les lieux... comme on disait dans mon jeune temps : frette, nette, sec!



Cathédrale St-Anne's Chipata

J'étais dans l'admiration devant cette femme et plus je manifestais mon étonnement, ma surprise, ma stupéfaction et mon admiration, moins elle semblait comprendre ma réaction, car, après tout, elle n'avait que sauvé son bébé. Me croyez-vous maintenant quand je vous disais que c'était là un fait unique dans l'histoire de l'humanité?

L'amour maternel avait vaincu la brutalité du roi des animaux!

Mémo 2

Dans mon premier souvenir, j'ai raconté l'histoire de cette femme qui a survécu après avoir mordu le museau d'un lion : fait que d'aucuns ne pourront croire tant il est exceptionnel. Pour rester avec les animaux, je vais vous décrire maintenant des faits moins étonnants que j'ai vécus avec des animaux et qui ont pu arriver à bien d'autres missionnaires. Je ne prétends pas en avoir le monopole. Je dois quand même vous signaler, chers lectrices et lecteurs, que Chipata est la capitale de la Province de l'Est de la Zambie; Chipata est aussi un diocèse catholique qui comprend quelque dix-huit paroisses ou missions; j'ai été nommé dans cinq de ces paroisses, mais c'est à Chipata même que j'ai résidé le plus longtemps.

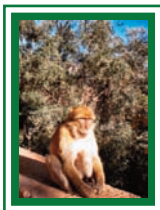
Demeurons tout d'abord avec les **lions**. Dans cette même réserve d'animaux de la **Luangwa** il y avait un garde-chasse anglais qui avait secouru deux lionceaux mâles orphelins et les avait élevés. Un film avait été tourné sur cette histoire et les lionceaux étaient tout simplement adorables. Un jour, avec un confrère, nous avons aperçu ces deux jeunes lions maintenant âgés de plus d'un an et laissés à eux-mêmes dans la réserve. Nous étions en automobile... heureusement! Même s'ils avaient été apprivoisés, nous n'avons pas risqué aller les flatter. Un peu plus loin, j'aperçois sur le sol deux cornes d'un **puku**. Je sors rapidement de l'auto, récupère ces deux cornes, données plus tard à un neveu. Mais ce que je veux signaler, c'est qu'il n'y avait aucun autre reste du **puku** : le roi des animaux s'était bien régalé!



Un autre jour, cette fois hors de la Luangwa, je revenais à la maison en motocyclette qui est tombée en panne à la tombée de la nuit à environ trois kilomètres de ma destination. Je n'avais aucun autre choix que de la laisser à la hutte d'un africain et faire le reste du trajet à pieds. Mais justement des lions avaient été aperçus dans ces parages à ce moment-là; inutile de mentionner que j'ai marché assez rapidement et ai été plus que soulagé d'arriver à la maison!



Les **hyènes** sont des animaux plutôt nocturnes et il est rarissime qu'on les voie de jour. Or un jour, alors que j'étais en moto, à une croisée de chemin, j'aperçois trois hyènes bien tranquilles et semblant ne pas s'intéresser à moi. Je ne leur ai pas demandé ce qu'elles y faisaient et me suis hâté de déguerpir. J'ai été consolé, car les hyènes sont réputées pour manger de la charogne! Mais la nuit on peut les entendre hurler et ricaner.



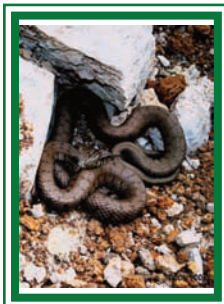
Les **singes** sont nombreux et font des ravages dans les champs de maïs; ils ont peur des hommes, mais pas des femmes à cause, semble-t-il, de la voix plus aiguës des femmes et peut-être aussi parce que les femmes ont souvent des bébés sur leur dos et par solidarité les singes veulent d'une certaine façon protéger ces enfants. Ce n'est pas nécessairement le cas avec les chiens : ma chienne, Loulou, un boxer, avait été confiée à un confrère pendant mon congé au pays natal. Or ce confrère avait capturé un singe et l'avait attaché au bout d'une longue laisse, de sorte que le singe pouvait grimper dans un arbre à proximité. Mais Loulou n'aimait pas ce singe et c'était réciproque! Un jour Loulou s'est aventurée trop près de l'arbre et le singe l'a tuée!



Un jour, je revenais en auto à ma Mission de Chikungu sur un chemin de terre quand j'aperçois à environ une dizaine de mètres de moi une bande de singes s'amusant en plein milieu de la route. Je m'arrête pour les observer; ils n'ont pas apprécié et se sont mis à me jeter des cailloux trouvés sur le chemin... tout comme font les humains qui leur jettent des cailloux pour les faire déguerpir. Je pense que c'est de là que vient l'expression : *singer quelqu'un!*

À Chipata un singe ennuyait royalement les Sœurs de l'Immaculée Conception jusqu'au jour où un de

mes confrères l'a tué d'un coup de carabine. Une des sœurs l'a apprêté et l'a fait servir au souper à notre évêque, Mgr Firmin Courtemanche, sans lui révéler la provenance de cette viande recherchée! Ce n'est que le lendemain que la sœur lui demande : « Monseigneur, avez-vous aimé votre repas hier soir? – Oui, c'était bon; mais quelque sorte de viande était-ce? – C'était le singe qu'un de vos Pères a tué. » Sur ce, Monseigneur n'a pu garder ce qui lui restait dans l'estomac!



Les **serpents** sont assez nombreux et s'immiscent un peu partout; il y en a de plusieurs grosseurs et couleurs. Je venais d'arriver en Zambie et me dirigeais, en moto, vers une de nos succursales, sur une route de terre très large, quand j'aperçois à une dizaine de mètres, sur le côté gauche de la route, comme une branche. Je m'arrête ne sachant trop que penser quand j'aperçois la langue d'un énorme serpent qui semble m'attendre! J'emballe le moteur, me demandant si les serpents peuvent entendre, quand soudainement le serpent dans un prodigieux bond retourne dans le boisé d'où il venait. Quant à moi, je repars à toute vitesse, craignant que le serpent ne revienne vers moi dans un bond tout aussi prodigieux!

Les serpents se faufilent un peu partout : dans les voitures, les maisons, les toits de chaume. Les Africains en ont une peur bleue... et nous aussi! On dit que les Africains ont un comportement assez lent; mais cela dépend quand! Il m'est arrivé à quelques reprises qu'au beau milieu de la messe en succursale, dans de petites églises à toit de chaume, qu'un serpent tombe du toit de chaume en plein milieu de l'assemblée; trois secondes plus tard je suis le seul à l'autel! Peu à peu on revient avec des bâtons et c'en est fait du serpent... et la messe continue. Mais il existe une pierre, dite **Pierre noire**, qui aspire le venin d'une morsure de serpent ou de scorpion. Ces pierres sont faites d'os d'animal : on nettoie l'os pour le débarrasser de toute trace de viande et d'autres matières grasses; on vide alors la moelle à l'intérieur de l'os, on le trempe dans l'eau bouillante savonneuse, puis on le cuit pendant deux heures dans la braise rouge à l'abri de l'air. Il en sort une pierre grise et pour la noircir on immerge les mains, l'os et un couteau dans l'eau et on gratte : sous la couleur grise se trouve le cœur noir de l'os. Une pierre peut boire 300 fois son volume de venin et il vaut mieux en avoir deux petites, de la taille de l'ongle du pouce, qu'une grosse. Une pierre saturée de venin n'adhère plus à la plaie, mais elle peut être régénérée en la trempant dans de l'eau chaude, ce qui la fait pétiller; quand les pétilllements ont cessé après environ une demi-heure, on la met dans du lait durant deux heures pour enfin la laver. Elle peut servir indéfiniment. J'ai appliqué cette **Pierre noire** sur des morsures de serpent et de scorpion, sur des infections... et ça fonctionne!

En succursale j'ai constaté la présence de **rats** dans le toit de chaume de la hutte où je couchais. Pour ne pas être trop ennuyé pendant mon sommeil, je mettais un moustiquaire au-dessus de mon sac de couchage et, si un rat tombait du toit, il tombait sur le moustiquaire.



Un confrère dont la mission était à proximité de la Luangwa a frappé le postérieur d'un **éléphant** au sortir d'une courbe d'un chemin étroit de terre. L'éléphant, surpris, n'a pas demandé la raison de cette attaque subite et a déguerpi, mais le confrère est resté sur place avec le capot de son auto tout renfoncé et le radiateur vidé de son eau.

Il y a aussi les **termites** dont il faut protéger tout ce qui est de bois ou de papier. Les **tiques** peuvent nous embêter royalement si elles arrivent à s'accrocher à une partie de notre anatomie. Ce sont les **moustiques** femelles qui donnent la malaria en piquant la peau; les mâles se nourrissent du nectar des fleurs. Des confrères n'ont jamais eu la malaria, les chanceux! Quant à moi, je l'ai eue pratiquement deux fois par année pendant mon séjour de dix-sept ans en Zambie: une fois relevé d'une attaque, peu à peu mon organisme se préparait pour la prochaine attaque. On se sent faiblir, puis c'est une grosse fièvre avec de la diarrhée, manque d'appétit, vomissements, des alternances de chaleur et de frissons : j'ai pensé mourir à chaque fois et cela ne me faisait rien. Mais j'ai survécu.



Mémo 3

Je vous raconte maintenant une longue histoire vécue : elle a duré plusieurs mois, sinon plus d'un an; ma mémoire me joue des tours à ce sujet. J'aurais dû en écrire toutes les péripéties : cela aurait pu en constituer tout un bouquin. Mais les faits principaux sont bien vivaces dans ma tête. Tout d'abord, saviez-vous que pour les Africains mon nom de Pierre Aucoin a été transformé en **Petulo** (pour Peter en anglais) et **Okwe** (à prononcer Okwé, pour Aucoin)?

Il faut se rapporter à la période de la Fédération des deux Rhodésie et du Nyasaland qui a duré de 1953 à la fin de 1963. Pendant cette période les allées et venues entre ces trois pays ont été facilitées pour les Africains de ces trois territoires de sorte que beaucoup de citoyens du Nyasaland et de la Rhodésie du Nord sont allés chercher fortune en Rhodésie du Sud laquelle était plus viable économiquement. C'est ainsi que beaucoup d'Africains de la Rhodésie du Nord (maintenant la Zambie) sont allés en Rhodésie du Sud (maintenant le Zimbabwe). Mais quand cette dite Fédération a été dissoute à la fin de 1963 à cause de la décolonisation, les dirigeants (blancs) de la Rhodésie du Sud ont serré la vis et ont fait toutes sortes de difficultés aux Africains des autres pays qui voulaient entrer chez eux.



Ceci est l'entrée en scène d'un certain Yotamu Mwale (à prononcer Mwalé), brave africain de la Mission de Msipazi à environ 30 kilomètres de Chipata (Rhodésie du Nord). Pendant la Fédération il avait quitté son village avec sa famille pour chercher fortune en Rhodésie du Sud et avait trouvé un emploi dans une famille de citoyens blancs à Bulawayo. Je pense qu'il était soit le cuisinier soit le *boy* de cette famille qui l'a beaucoup apprécié comme vous le constaterez plus bas. Cette photo qu'il m'a envoyée en 1970 montre sa famille. Une fois la Fédération dissoute, un bon jour l'épouse de Yotamu Mwale a eu la nostalgie de son village dans la Mission de Msipazi et a traversé la frontière facilement pour revenir faire une visite en Rhodésie du Nord. Quand elle a voulu retourner à Bulawayo en Rhodésie du Sud, on l'a bloquée à la frontière de la Rhodésie du Sud et on l'a renvoyée chez elle.

Comme elle ne pouvait retourner à son mari Yotamu, éventuellement elle a été *prise* par un autre homme à Chipata même. Pauvre Yotamu était désespéré et, à bout de ressources, a écrit une lettre à l'évêque de Chipata, Mgr Firmin Courtemanche, en lui demandant : **Mundipostisire mkazi wanga**, chichewa pour **Postez-moi ma femme!!!** L'évêque me confia cette mission. Vous voyez ça : mettre une femme à la poste? Ah, ah! Ma première démarche fut de localiser Mme Mwale : très facile, car les Africains se connaissent bien entre eux et j'avais un réseau d'informateurs fiables qui m'apprirent que le deuxième mari de Mme Mwale s'appelait Sakala et était un homme violent et que s'il apprenait les démarches pour *maller* (!) sa femme en Rhodésie du Sud il pourrait la violenter. Une extrême prudence était de mise.

Je rencontre Mme Mwale pendant que Sakala était au travail. Elle m'apprend qu'il lui a confisqué sa carte d'identité sans laquelle elle ne peut quitter le pays. Je vais voir le chef de police de Chipata; je tombe bien car il est un catholique de la Province du Nord et se montre tout disposé à m'aider à restaurer le ménage de Yotamu et de sa femme. Ce policier convoque donc Sakala et, de toute son autorité de chef de police, lui fait une peur bleue en le menaçant de sanctions sévères s'il ne revient pas lui remettre immédiatement la carte d'identité de Mme Mwale. Première étape franchie!

La deuxième étape a été plus longue : il s'agissait maintenant d'obtenir un passeport pour Madame : prise de photos, formulaire à remplir avec mon adresse de retour. Le tout est dûment envoyé au bureau des passeports à Lusaka, mais voilà que le passeport ne vient pas. Je vais à plusieurs reprises au bureau à Chipata :

ils ne l'ont pas reçu. Comme le *bureau-chef* est à Lusaka, à quelque six cents kilomètres de Chipata, on n'y va pas à tous les jours. Finalement, après plusieurs mois d'attente, j'ai une occasion et je me rends à Lusaka et vais au bureau des passeports. Je m'adresse au fonctionnaire en anglais : il me reçoit bien gentiment, mais ne trouve pas le passeport et ne comprend pas pourquoi on ne l'a pas envoyé à Chipata. C'est alors que je sors mon atout et lui parle en chichewa : cela fait toujours des miracles et il me permet de regarder dans les nombreuses filières des nouveaux passeports. Tout de suite je vais à la lettre A puisque le passeport devait m'être envoyé à Chipata et je trouve le fameux passeport en criant *ciseaux!* Deuxième étape franchie!

J'écris maintenant à l'employeur de Yotamu Mwale à Bulawayo, Rhodésie du Sud, lui demandant d'écrire une lettre déclarant que la femme de Yotamu revient en Rhodésie du Sud pour rejoindre son mari. Cette lettre devrait m'être envoyée, je la remettrai à Mme Mwale pour qu'elle la présente à l'immigration de la Rhodésie du Sud à son arrivée à la frontière. La lettre est très élogieuse au sujet de Yotamu : ses services sont très appréciés par ses employeurs qui écrivent qu'il est un citoyen honnête, travailleur, et qu'ils souhaitent ardemment le retour de Mme Mwale.

Ensuite il faut trouver de l'argent en devises de la Rhodésie du Sud, problème assez compliqué à cette époque-là. Heureusement j'ai un confrère anglais dont la sœur est en Rhodésie du Sud et il peut me passer cet argent.



Tout semble en règle. Je m'arrange pour informer Mme Mwale que je la conduirai au terminus d'autobus et elle part finalement. Je me croise les doigts et me demande avec anxiété si tous ces efforts seront récompensés. Quelques semaines plus tard – la poste est lente dans ces pays – Yotamu m'annonce la bonne nouvelle que sa femme est bien arrivée. Il me remercie avec profusion. Il faut croire que j'aurais fait un bon facteur à *mal-ler* des femmes d'un pays à l'autre!

Environ 15 mois plus tard Yotamu m'envoie cette photo et me dit que sa femme a pu lui donner un cinquième enfant, un deuxième garçon, et qu'en mon honneur il l'appelle

OKWE ! Ne trouvez-vous pas qu'**OKWE** est un beau bébé bien en santé?

Les chutes Victoria



Les merveilles du ciel - les chutes Victoria.

Enfants de Chipata



Memo 4

J'ai eu quelques **démêlés avec la police, un officier de l'armée et le parti politique unique, l'UNIP**. Commençons avec la **police**. À Chipata les policiers avaient leurs résidences dans un quartier bien à eux. Je m'y rendais quelques fois et en rencontrais aussi à la cathédrale; la plupart d'entre eux me connaissaient bien. Les gadgets modernes sont aussi parvenus à Chipata; ce fut le cas d'un système de radar pour détecter la vitesse des automobiles. Un dimanche matin je me rendais pour la messe à l'école de Ste-Monique – des Sœurs Grises d'Ottawa – à une distance d'environ huit kilomètres, sur une belle route goudronnée, la Great East Road qui va de Chipata à Lusaka; je me trouvais seul en auto sur cette route, pas d'autre trafic. Les policiers s'amusaient pour la première fois avec leur radar... et ils m'ont attrapé. Ils rigolaient bien car ils me connaissaient. J'ai eu une



contravention et je devais me présenter au poste de police pour payer l'amende qui était de vingt kwachas (environ dix dollars, si ma mémoire est bonne). Je me rends donc au poste et constate que je ne suis pas le seul à m'être fait attraper. Il faut souligner qu'on venait tout juste de changer la monnaie de livres zambiennes en kwachas zambiens et que la loi, elle, n'avait pas été changée de sorte que j'aurais pu contester; mais ne voulant pas perdre mon temps à me rendre à la cour, je préférais payer l'amende. L'Africain, qui me précédait dans la ligne, se met à protester quand on lui dit que l'amende est de vingt kwachas : **iai, kona!** (chichewa pour *non, vraiment!*). Devant sa protestation et sachant sans doute que, la loi n'ayant pas été changée, ces contraventions étaient illégales, le policier lui dit : « Très bien, dix kwachas! » Notre homme est soulagé de ne payer que la moitié de l'amende et s'exécute. Voici mon tour : « Vingt kwachas », me dit le policier. « **Iai, kona!** » est ma réponse et voilà que mon amende est aussi réduite de moitié!

Un Africain qui se disait catholique et dont on ignorait la véritable identité et son village d'origine, était dérangé mentalement. Il ne manquait jamais la messe et on le voyait souvent venir faire sa visite à la cathédrale. Un jour on me rapporte qu'on a vu dans sa maison une étoile; effectivement une étoile avait disparu dans un des confessionnaux. Je me rends à sa maison : il n'y est pas, mais la porte est ouverte et j'aperçois l'étoile sur une chaise. Je la récupère. Il va se plaindre à la police et un policier, inconnu de moi et sans doute un non-catholique, me convoque pour un procès pour invasion de domicile, rien de moins! J'ai beau lui expliquer que cet homme n'est pas fiable et qu'il a volé l'étoile dans mon église, rien n'y fait. Je vais voir un policier (catholique) de ma connaissance, un sergent, et lui explique mon cas. Comme il connaît bien notre voleur d'étoile pour l'avoir souvent vu à la cathédrale, il comprend très bien la situation, va causer avec le premier policier et l'affaire est oubliée, classée. Ouf!



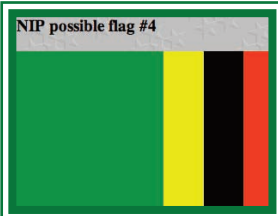
Ma rencontre avec un **officier de l'armée** a été franchement désagréable.

J'étais alors à la Mission de Chikungu. Non loin de cette Mission il y avait un camp d'entraînement pour les recrues de l'armée. L'entrée principale était bien gardée par un gardien dans une guérite (dans le genre de cette guérite à Buckingham

Palace, photo prise en juillet 1959 alors que j'étais à Londres); mais à l'arrière de ce camp il n'y avait aucune barrière. Un jour, je dois aller donner le sacrement des malades dans un village qui se trouve plus loin que ce camp et le chemin le plus court pour y parvenir est de passer par l'arrière et dans le camp de l'armée. J'y vais à cyclomoteur – je n'ai plus ma grosse moto que vous avez vue précédemment – et comme je roule à travers ce camp, je vois des cadets en train de faire des exercices sous la di-



Au palais de Buckingham



rection d'un jeune officier. Prestement celui-ci se dirige vers moi et m'ordonne d'arrêter. Il m'amène dans un local et me dit de vider mes poches, ce que je fais, non sans protestations. Ensuite il veut voir ce que j'ai autour du cou : c'était une lunule contenant la Sainte Eucharistie. Je lui montre l'hostie et lui défends – c'est à mon tour de donner les commandements! – de la toucher. Finalement il me relâche avec un sérieux avertissement de ne plus recommencer. Un dimanche,

quelques semaines plus tard, je vais célébrer la messe à une de nos succursales et qui vois-je? Ce même jeune blanc-bec d'officier dans son uniforme impeccable; je constate que les jeunes filles sont très attirées par l'uniforme, sinon par l'officier lui-même. Je les mets en garde de ne pas se fier aux apparences.

Le **parti politique unique UNIP** (United National Independence Party) était très puissant et craignait toute opposition réelle ou imaginaire. Ce n'est heureusement plus le cas maintenant, car il y a plusieurs partis politiques. Je faisais partie du comité consultatif de l'hôpital à Chipata, de même quelques autres citoyens, dont un représentant de l'UNIP. Justement on m'avait informé de vols de médicaments dans l'hôpital, vols probablement perpétrés par des employés ou infirmiers de l'hôpital, dont certains sinon tous étaient des membres accrédités de l'UNIP. J'informe donc le comité de ces infractions et demande qu'on fasse enquête pour que la réputation de la Zambie ne soit pas ternie par ces vols. Quelle imprudence de ma part! Dès le lendemain je suis convoqué au bureau de l'UNIP et on me bombarde de questions d'une façon très agressive. Je suis sur la défensive et ne réponds pratiquement à aucune de leurs questions. Frustrés, ils me disent que je serai convoqué au bureau du Gouverneur (de la Province de l'Est de la Zambie). Effectivement, c'est ce qui arrive.

Or le Gouverneur se nomme Maïmisa (nom très commun, comme Tremblay ici) et est un catholique de la Mission de Msipazi (d'où vient notre ami Yotamu Mwale de mon Mémo 3, vous vous souvenez?). Mais il est polygame. On m'avait informé que ce monsieur Maïmisa, quoique polygame, recevait la Sainte Communion à la messe. Je suis allé plusieurs fois à sa résidence pour lui en parler en privé, mais il n'y était jamais. J'ai donc décidé de lui écrire une lettre lui expliquant que, vu sa situation matrimoniale, il ne devrait normalement pas recevoir la Sainte Communion. Je n'ai pas reçu de réponse à ma lettre, mais il a au moins cessé de recevoir l'Eucharistie.



Voilà maintenant que je dois comparaître devant lui! Se souvient-il de ma lettre? Sans doute que oui. Comment un Blanc peut-il venir faire la leçon à des membres de l'UNIP pour une question de vols à l'hôpital? Je me rappelle les paroles de Jésus : *Vous serez traduits devant des gouverneurs et des rois, à cause de moi, pour rendre témoignage en face d'eux et des païens. Mais, lorsqu'on vous livrera, ne cherchez pas avec inquiétude comment parler ou que dire : ce que vous aurez à dire vous sera donné sur le moment, car ce n'est pas vous qui parlerez, mais l'Esprit de votre Père qui parlera en vous.* » (Évangile de Matthieu 16, 18-20). « Ne cherchez pas avec inquiétude », je veux bien, mais suis quand même un peu inquiet et demande à l'Esprit de notre Père de bien vouloir m'inspirer, le moment venu. Je crains aussi de me faire

expulser de la Zambie en tant qu'immigrant qui critique le Gouvernement; cela est arrivé ailleurs à d'autres missionnaires.



Le moment venu est arrivé et je me rends au bureau du Gouverneur; un membre de l'UNIP y est aussi, bien sûr. Après tout ce sont eux, l'UNIP, qui m'ont accusé et convoqué chez le Gouverneur. D'entrée en matière le Gouverneur s'en prend *illico* au membre de l'UNIP et lui fait toute une remontrance, non au sujet des vols à l'hôpital, mais au fait qu'ils (l'UNIP) s'en prennent à un prêtre de l'Église Catholique. Si cela

était connu, quelle mauvaise réputation pour la Zambie! Voilà! Je n'ai pas eu à prononcer un seul mot.

Memo 10

Aujourd'hui j'aimerais vous entretenir des moyens de locomotion à ma disposition en Zambie. Cela peut surprendre quelque peu, car qui ne s'est jamais servi d'un véhicule quelconque où que l'on soit? Mais les circonstances de routes sont différentes au Canada et en Zambie.

Tout d'abord j'ai eu un **vélo**, mais je ne m'en suis pratiquement pas servi puisque je considérais qu'employer un moyen plus rapide de me rendre à destination était plus utile et pour moi et pour les gens que j'allais visiter.



J'ai eu une motocyclette qui m'a rendu des services inestimables (voir photo en



photo en Mémo 2). Cependant pendant

pendant la saison des pluies, de décembre à mars, les sentiers et routes non pavées sont boueuses et c'est tout comme en hiver ici avec la neige et la glace. J'ai passé mon premier Noël à Likuni au Malawi où j'apprenais le chichewa; mais à mon deuxième Noël, en décembre 1962, je revenais d'une succursale quand soudainement le câble d'accélération de ma moto s'est brisé... et j'étais en pleine brousse. Heureusement j'avais une pince et ai réussi à saisir le bout du câble et à faire avancer lentement la moto et me rendre à la Mission à environ huit kilomètres. Je me trouvais loin de ma mère!

Un autre jour, pendant la saison sèche, sur la Great East Road de terre (pas encore goudronnée à cette



époque-là), mais bien *grattée*, je revenais de Fort Jameson (maintenant Chipata) à ma première Mission de Naviruli. La route était vraiment bien entretenue, très large, pas d'autre trafic que ma moto et moi : l'occasion était trop belle (*l'occasion... et je pense, quelque diable aussi me poussant*, Les Animaux malades de la peste, Fable de La Fontaine) pour tester ma moto et je filais à vive allure (je ne le dirai confidentiellement qu'à ceux qui veulent savoir à quelle vitesse!) quand je vois comme une hélice blanche qui se dirige directement vers mon visage : elle tournait non pas verticalement comme par exemple sur un avion, mais horizontalement. J'ai juste eu le temps

de me pencher la tête un peu et cette *hélice* a frappé le haut de mon casque. Ce n'est qu'à ce moment-là que je me suis rendu compte qu'il s'agissait d'un grand oiseau! Ouf!

Je n'ai eu qu'un accident en **automobile**. J'étais alors à la Mission de Chikungu où il y avait une école de catéchistes. Le confrère responsable de cette école avait travaillé toute la journée à charger dans de petits camions de gros sacs de maïs produits par ses catéchistes; on envoyait ces sacs au marché et les catéchistes avaient ainsi un revenu. Or voici qu'à la tombée de la nuit l'épouse d'un



des catéchistes commence à avoir des douleurs d'enfantement. Voyant que mon confrère est à bout de forces, je me porte volontaire pour conduire cette dame à l'hôpital de Katete à environ soixante kilomètres. Il y a aussi un gros chien, berger allemand, à ramener à notre Mission de Katete. Nous partons donc : le catéchiste, son épouse, le chien et moi comme chauffeur. Tout va bien sur la route de terre qui nous mène à partir de Chikungu à la Great East Road qui, elle, est maintenant goudronnée. Je m'engage sur la belle route goudronnée et toute droite; je vois une auto qui vient à notre rencontre, mais qui est encore loin; cependant le chauffeur ne baisse pas ses phares de route; j'ai beau faire clignoter mes phares pour qu'il utilise ses phares de croisement, rien n'y fait. Je suis aveuglé... et je tombe dans un troupeau de vaches couchées sur la route : j'en tue une, brise les pattes d'une autre qui ne survivra pas. Le devant de mon auto est brisé, le radiateur coule. Un automobiliste bien charitable s'arrête et s'offre pour conduire le catéchiste et son épouse à l'hôpital, sans oublier le chien! Je passe le reste de la nuit dans mon auto attendant qu'on vienne la remorquer jusqu'au garage diocésain à



Chipata. Mon confrère, que j'avais dépanné en le remplaçant pour conduire le catéchiste et son épouse à l'hôpital, entend parler de l'accident et comprend – à tort – que j'ai deux jambes fracturées et que je ne survivrai pas! C'est bien juste pour dire qu'il ne faut pas toujours se fier aux rumeurs et qu'il ne faut pas me confondre avec une vache! Par la suite j'entends dire que le propriétaire des vaches veut m'intenter un procès pour avoir tué ses vaches : on lui fait comprendre que c'est moi qui devrais l'amener en justice pour avoir négligé de conduire ses vaches à leur enclos.



J'en arrive au **cyclomoteur**. J'étais encore à Chikungu. On vient me dire qu'un de nos chrétiens est très malade et demande le sacrement des malades. Il demeure aux confins de notre territoire paroissial. Je m'informe de l'itinéraire et on me dit que, si je veux m'y rendre en automobile, il y a un bon chemin, mais la distance est deux fois plus longue que si j'y vais en suivant les sentiers en cyclomoteur. Je pars donc en cyclomoteur et je suis les directions qu'on m'a données. Tout va bien jusqu'à ce que j'arrive à un pont long d'environ vingt mètres, large de moins d'un mètre, haut d'une dizaine de mètres et le tablier du pont consiste en trois ou quatre arbres sinueux : on peut toujours traverser à pied avec grande prudence, mais il est tout-à-fait impossible de traverser sur mon cyclomoteur et, comme toute la structure est branlante, je suis vraiment dans une impasse. Heureusement j'aperçois deux hommes qui arrivent au côté opposé du pont et, à trois, nous poussons le cyclomoteur jusqu'au côté opposé. Je continue mon périple et finalement arrive à destination où je trouve mon malade assis, accoté au mur extérieur de sa hutte. Il n'a pas l'air autant malade qu'on m'avait dit. Après les salutations d'usage (*Muli bwanji? Comment allez-vous?*), je ne puis m'empêcher de lui dire : « **Tu restes très loin** ». Sa réponse délicieuse que je me rappellerai toujours : « **Loin d'où?** » Quelle sagesse!

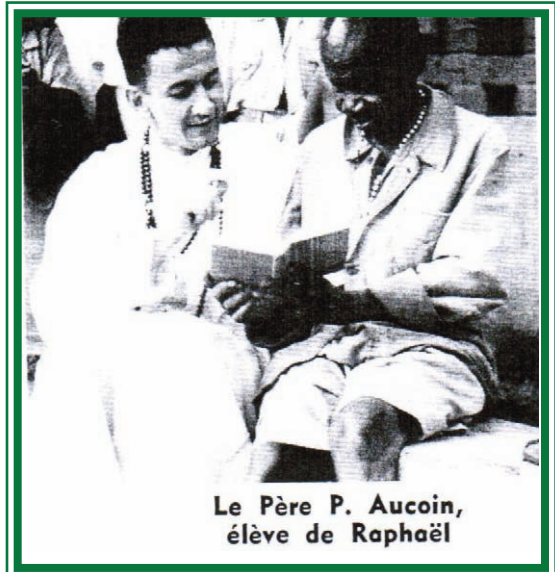
Je suis revenu à ma Mission de Chikungu par le chemin le plus long... de façon à éviter le pont et je me suis finalement rendu compte que ce n'était pas si loin! Souvenez-vous : « **Loin d'où?** »



Memo 6

C'est mon ami Roger qui a fait resurgir dans ma mémoire un des premiers événements de ma vie missionnaire en Rhodésie du Nord (maintenant la Zambie). Roger et moi étions en automobile; c'est son épouse Lucia qui conduisait. Comme elle est excellente conductrice, nous pouvions nous concentrer sur le paysage et Roger faisait ses commentaires. Il a le don de poser des questions de façon à alimenter la conversation. Justement nous apercevons dans un champ un troupeau de vaches et Roger de me demander : « As-tu déjà eu des vaches en Mission? » C'est à ce moment-là que je me suis souvenu qu'effectivement j'avais eu un troupeau de vaches à Naviruli, ma première Mission.

Mais revenons en arrière. Après cinq ans de prêtrise, je m'envole finalement pour la Rhodésie du Nord. La photo ci-contre a été prise le 27 octobre 1960 à l'aéroport de Kasama, Rhodésie du Nord, où l'avion avait fait un arrêt. Deux confrères m'y avaient salué. Mais je continuais dans le même avion pour Lilongwe au Nyasaland (maintenant le Malawi) où j'allais apprendre, à Likuni, les rudiments du Chichewa, la langue que je parlerais dans le diocèse de Fort Jameson (maintenant Chipata) où j'étais nommé.



Le Père P. Aucoin,
élève de Raphaël



Les cours de Chichewa à Likuni ont duré six mois jusqu'au 30 avril 1961. On m'a assigné Raphaël, aveugle, comme professeur. Sur la photo il fait mine de lire la grammaire chichewa. Je profitais aussi de mes rencontres avec les Africains des alentours pour parfaire ma connaissance rudimentaire, à preuve cette photo prise à l'hôpital de Likuni où un professeur au genou fracturé me révélait d'autres secrets linguistiques. A la gauche de cette photo se trouve un cul-de-jatte que les religieuses de l'hôpital avaient pris en charge.

Et me voilà le 1^{er} mai 1961 à Naviruli, mon premier poste de Mission! J'y remplace un confrère nommé dans une autre

Mission.

Étant nouveau à cet endroit, je suis nommé économiste et justement en charge du troupeau de quelque 15 vaches! Quand mon ami Roger me demande si j'avais eu des vaches, il pousse plus loin son investigation : « De quelles couleurs étaient-elles? » Lui, Roger, était né sur une ferme où il y avait des vaches. Moi, je suis né à Montréal, « sur l'asphalte », où il n'y avait pas de vaches! Roger m'explique qu'il y a des vaches Holstein de couleur noire et blanche qui donnent plus de lait et dont la viande est moins grasse, mais qui mangent davantage! Il y a aussi les Ayr-





shire, d'origine écossaise, de couleur brune et blanche; les noires, canadiennes, qui sont plus petites, les Jersey de couleur rousse, les Suisse qui sont brunes. Il me donne d'autres détails dont je vous fais grâce. Moi, je ne me souviens même pas de la couleur de mes vaches!

J'employais un berger... un mauvais berger. Par exemple une vache était sur le point de vêler et il le savait. Or quand elle a mis bas, le berger n'y était pas et le veau est mort. A quelques reprises les vaches se sont égarées, faute de berger pour les faire paître. Heureusement le directeur de l'école dont on gardait une vache parmi notre troupeau, question de faire bon voisinage, envoyait quelques-uns de ses élèves pour trouver et ramener nos vaches (dont sa vache!). La photo ci-contre parue dans le Petit Journal (où mon frère Jean était rédacteur sportif) nous montre certains de ces étudiants. Mais cela arrivait trop souvent et le directeur n'a finalement plus envoyé ses élèves à la recherche du troupeau, réaction bien compréhensible.

Une nuit nous avons entendu beaucoup de bruit, des meuglements en provenance de l'enclos des vaches. Sûrement qu'il y avait une bête sauvage dans les environs. Dans ces circonstances il n'est pas question de sortir pour constater de quoi il s'en retourne; il faut attendre le lever du soleil. Devinez quoi? Au lever du soleil nous constatons des traces de lion et une vache en moins : le lion a sauté par-dessus la clôture et a saisi une vache pour resauter la clôture avec sa proie. Tout un exploit! Or il s'agissait de la vache du directeur de l'école!

Ce fut la goutte qui a fait déverser le vase. Avec l'assentiment de mes confrères et l'autorisation de mon évêque j'ai contacté l'économiste du Séminaire de Kachebere à une centaine de kilomètres de Naviruli. Il a accepté d'acheter mes vaches et même d'envoyer deux bergers pour venir les chercher. Les Africains sont bien plus endurcis que les Blancs. Imaginez cela : conduire un troupeau de vaches à travers villages sur une centaine de kilomètres. Je ne me souviens pas combien de jours cela a pu leur prendre ni du prix qu'ils ont payé tellement j'étais fier de me défaire de ces belles bêtes; et eux à Kachebere ont été bien heureux d'augmenter leur troupeau d'autant plus qu'avec mes vaches il y avait un beau taureau, bien vigoureux, qui avait déjà fait ses preuves!



Chutes Victoria

Memo 7

Nos premiers ancêtres venus en Nouvelle France avaient fondé la Société de Notre-Dame de Ville Marie dans laquelle Jeanne Mance jouera un rôle capital en y fondant l'Hôtel-Dieu : annoncer la Bonne Nouvelle de Jésus aux Autochtones était le beau rêve missionnaire à l'origine de Ville-Marie, premier nom de Montréal. C'est le 9 mai

1641 que Jeanne Mance quitte le port de La Rochelle pour la Nouvelle France. Elle soigne les corps et les missionnaires, eux, révèlent aux esprits et aux âmes qui est Jésus. Ce sont là nos racines que nous ne saurions oublier sans renoncer à notre identité. De tous temps les missionnaires ont eu comme priorités l'éducation et les soins médicaux : on atteint les âmes en passant par le corps et l'esprit. En Zambie mon expérience en soins médicaux a été minime puisque je n'ai fait que visiter les hôpitaux et ai distribué des médicaments de base.

À Chipata les médecins, venant de l'extérieur de la Zambie et ne sachant pas la langue locale, m'ont parfois demandé de servir d'interprète auprès des patients. Je me souviens d'un petit garçon d'une dizaine d'années qui avait un cancer dans un de ses yeux et le médecin, d'origine indienne et ne sachant pas le Chichewa, n'arrivait pas à expliquer aux parents que si on n'amputait pas cet œil, le garçon perdrait sûrement les deux yeux. Tâche délicate et dramatique que de faire comprendre cela aux parents! Le garçon est devenu borgne, mais a gardé l'usage de son autre œil et a survécu.



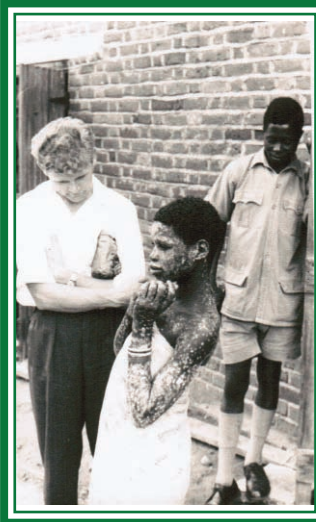
Notre maison à St Anne's, Chipata



Un autre médecin, ne sachant pas lui non plus le Chichewa, me demande de raisonner un homme faisant la grève de la faim pour protester contre les exactions commises par les représentants de l'UNIP (voir mon mémo 4 au sujet de l'UNIP) envers un nouveau parti politique dont faisait partie mon gréviste de la faim. Le médecin m'assure que le pauvre homme n'a que quelques jours à vivre s'il ne cesse pas sa grève. Je dis donc à ce brave homme que ses jours sont en danger imminent et que lorsqu'il mourra, ses adversaires politiques de l'UNIP se réjouiront de la perte d'un rival si coriace. Mon argument a fait mouche... et une vie a été sauvée.

Les Africains ne pratiquent pas l'avortement, mais une Anglaise, que je connaissais et qui avait eu une affaire avec un Zambien haut-placé dans l'administration locale, avait demandé l'avortement, mais que *ça se fasse en catimini*. Justement au jour fatidique, ne sachant rien de tout cela, je faisais ma visite quasi-quotidienne à l'hôpital et je remarque des activités inaccoutumées et qu'on essaie même de me faire visiter d'autres salles de l'hôpital. J'ai naturellement fini par découvrir le pot aux roses et notre Anglaise en est restée plutôt gênée, merci.

Les décès de bébés à l'hôpital étaient chose courante; parfois les mamans venaient de loin et il fallait organiser rapidement leur retour au village avec le bébé décédé. Le plus souvent le bébé était enterré au cimetière de Chipata qui se trouvait à côté de notre Mission; des fosses individuelles étaient déjà préparées en prévision : ordinairement on trouvait un cercueil rudimentaire, mais un jour m'arrive une femme, seule avec son bébé mort enveloppé dans une étoffe de fortune. Nous ne sommes que les deux à nous rendre au cimetière et, ne voulant pas ajouter à la peine de cette pauvre mère, je descends dans la fosse, heureusement pas trop profonde pour les bébés, prends le bébé que me tend la mère, le dépose délicatement dans la fosse, remonte, dis quelques prières et remplis la fosse avec la terre accumulée à côté. Je conduis la dame à son village où l'attendent lamentations et gémissements. On ne peut oublier d'avoir ainsi pris part à un tel événement.



Les simples médicaments que nous donnions aux gens qui se plaignaient de malaises avaient d'heureux résultats soit que leur système non accoutumé réagissait mieux soit à cause de l'effet placebo ou encore pour ces deux raisons combinées. À mon arrivée en Afrique en 1960 il y avait encore des cas de variole, témoin cette photo. Mais en 1978 l'Organisation mondiale de la santé (OMS) a déclaré que la variole était éradiquée dans le

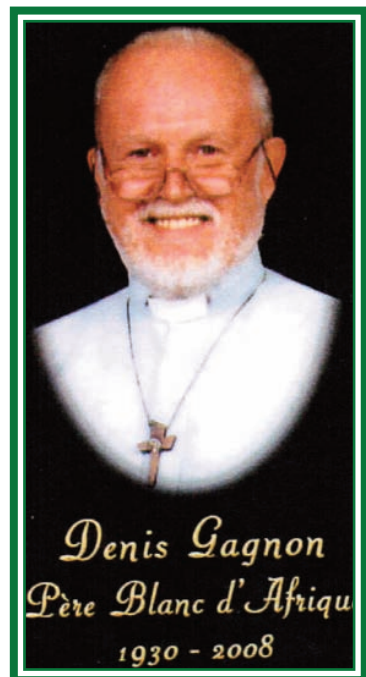
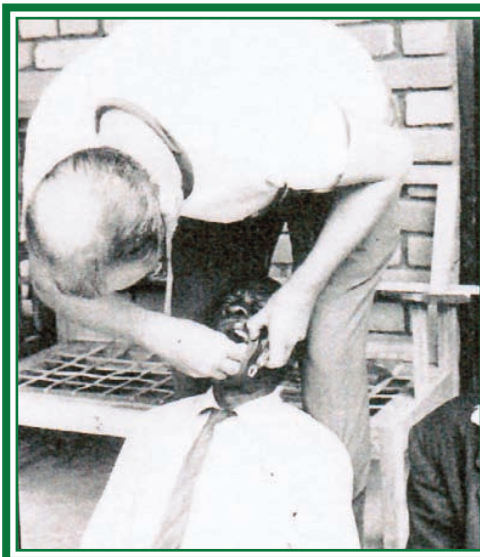
monde entier. Bonne nouvelle qui témoigne des progrès de la médecine.

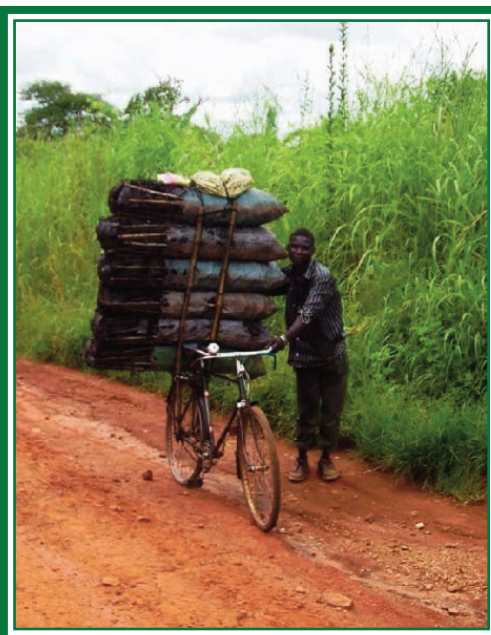
La photo ci-contre me montre en train de badigeonner, avec une solution de permanganate de potassium, des plaies sur les jambes de deux jeunes filles de l'école de Chikungu. Parlons maintenant de dents : on pense généralement que les Africains ont de belles dents solides. C'est bien le cas, mais ils ont aussi leurs problèmes de dentition. Ce n'est pas qu'ils ne se brossent pas les dents : à la rivière ou au ruisseau ils prennent du sable avec leur main et s'en frottent les dents avant de se rincer la bouche et de recracher le sable. Pour extraire une dent nous demandions trois œufs frais (qui ne flottent pas, les œufs pourris, eux, flottent). Un



jour un de mes confrères trop pressé extrait la mauvaise dent (qui était bonne!); le patient lui redemande – avec raison – ses trois œufs! J'ai moi-même extrait quelques dents, mais je n'aimais vraiment pas ça! Mon

confrère, Denis Gagnon, de regrettable mémoire, a été le champion extracteur de dents! Au cours des années il avait appris à hypnotiser et avait tellement de succès en extrayant les dents sans douleur que sa renommée était faite dans sa paroisse de Msipazi aux frontières de la Zambie, du Malawi et du Mozambique. Il lui est arrivé d'extraire les dents de trente-cinq patients à la suite après la messe du dimanche! J'étais alors à Chipata à environ 25 kilomètres de Msipazi. Une dame d'une





trentaine d'années, Makrina, et une jeune fille d'une quinzaine d'années, Kristina (Kiri, en abrégé), me demandent de les avvertir si le Père *arracheur de dents* (!) vient à Chipata. C'est ce que je fais et mes deux patientes s'amènent, Kristina étant accompagnée de son petit frère de cinq ans, Venansio. Le Père Denis les fait asseoir par terre contre le mur, leur dit qu'une fois leur dent respectivement extraite, il va leur dire de se réveiller en disant : **Uka! (réveille-toi!)** et en quelques instants les hypnotise; elles semblent bien sous l'effet de l'hypnose, mais quand le Père Denis commence à extraire la dent de Makrina elle se plaint un tout petit peu, comme si elle n'était pas complètement endormie, mais rien de bien significatif et la dent est extraite et, au commandement **Uka!**, elle se réveille toute contente. Quant à Kristina, elle dort d'un sommeil profond et ne ressent aucune douleur apparente quand sa dent est extraite. Comme le Père Denis est sur le point de lui dire **Uka!**, je lui dis d'attendre et dis à Venansio de réveiller lui-même sa grande sœur. **Kiri, uka!**, de dire Venansio : pas d'effet. Je suggère à Venansio de parler

plus fort car Kristina dort profondément. **Kiri, uka!** : toujours pas d'effet. Je dis à Venansio de parler encore plus fort et de *brasser* un peu sa sœur. Venansio commence à paniquer, craignant pour sa grande sœur. **Kiri, uka!, uka!, uka!** Aucun effet. Je trouve qu'il faut soulager Venansio au plus tôt et demande au Père Denis de réveiller Kristina. D'une voix douce à peine perceptible le Père Denis dit à Kristina : **Uka!**, et notre patiente se réveille tout heureuse elle aussi. Bon Père Denis, repose en paix!



South Luangwa National Park • Image Credits



Memo 8

Mon séjour à Chikungu dans le diocèse de Chipata a duré deux ans et demi. C'était dans un territoire agricole comme pour la plupart de nos Missions ou paroisses. Cette



Route de Chikungu

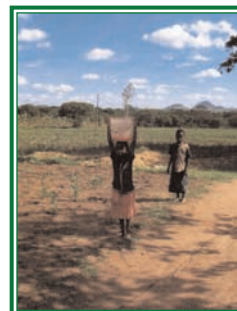
photo montre un des chemins qui mène à Chikungu. Pendant la saison des pluies – de novembre à mars – ces routes deviennent très boueuses et glissantes, et s'il y a un pont au-dessus d'une rivière, parfois on ne peut pas traverser à cause de la crue des eaux couvrant le pont; il faut alors attendre que l'eau baisse ou retourner à son point de départ. Cela m'est arrivé plus d'une fois.

Cette Mission de Chikungu avait été fondée plusieurs années avant mon arrivée comme vous pouvez le constater avec cette photo de l'église. Vous y voyez des femmes venant pour des instructions à la paroisse; comme elles y demeurent

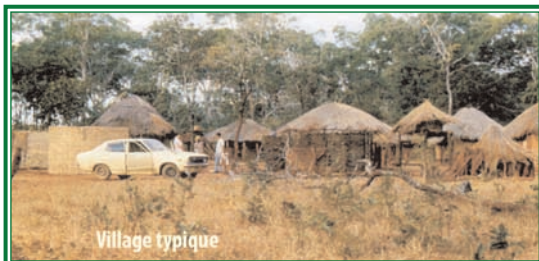


Extérieur de l'église Chikungu

quelques jours, elles doivent ramasser du bois pour faire cuire leurs aliments et c'est ce qu'elles transportent sur la tête. C'est la même chose pour le transport de l'eau : c'est le travail des femmes. Les hommes, eux, s'occupent de bâtir les huttes entre autres travaux. Regardez cette jeune fille, avec chapelet au cou, transportant un seau d'eau. Quand je pense aux missionnaires qui m'ont précédé et bâti cette église, je me rappelle le psaume 39 (38), versets 6 et 7 : *Rien qu'un souffle, tout homme qui se dresse, rien qu'une ombre, l'humain qui va; rien qu'un souffle, les richesses qu'il entasse, et il ne sait qui les ramassera.* Dans notre cas à nous qui sommes arrivés après la construction de cette église, c'est nous qui avons hérité et ramassé les richesses de nos prédécesseurs; nos successeurs, eux, hériteront des résultats de nos labours. Les uns moissonnent, d'autres récolteront; c'est comme dans une course à relai où les coureurs se passent le bâton-témoin l'un à l'autre.



L'intérieur de l'église de Chikungu nous montre un catéchiste en train de donner une instruction à des catéchumènes. On remarque que les hommes et les femmes sont séparés par l'allée centrale. Le rôle des catéchistes est primordial : nous avons une école de catéchistes à Chikungu, école servant toutes les Missions de notre diocèse de Chipata (voir mon mémo 5 au sujet de mon accident d'automobile alors que je transportais l'épouse d'un candidat catéchiste). Cette école formait les catéchistes qui étaient par la suite en charge d'une des succursales de chaque Mission.



Village typique

Voici maintenant un village typique. Mais dans notre vocabulaire du Québec ceci serait plutôt un hameau. Les hameaux peuvent avoir de trente à cent huttes. Chaque hameau a un chef local et nous y nommons un représentant pour notre Mission (mkulu wa mpingo : grand [ou représentant] de l'église). Un catéchiste peut avoir à s'occuper d'une dizaine d'hameaux.





Quand nous arrivons dans une succursale, les gens viennent nous saluer. Le catéchiste local nous parle de différents événements qui ont retenu l'attention de toute la population. Je vous cite deux cas. Le premier concerne une femme qui a pratiqué un avortement : les Africains savent bien faire la distinction entre une fausse couche et un avortement; pour eux l'avortement est inadmissible. Pas question, non plus, dans la brousse, d'alerter les autorités judiciaires, car c'est le droit coutumier qui prévaut. Si le catéchiste en parle au Père, c'est

qu'il veut amener cette femme à se réconcilier avec le Seigneur. C'est la même chose pour le deuxième cas : il s'agit d'une vieille femme qui a tué son fils adulte. Celui-ci, souvent ivre, voulait violer sa mère. Elle en avait informé le chef local à plusieurs reprises... sans résultat. Excédée et voulant à tout prix avoir la paix, elle décide de mêler de l'engrais chimique à la nourriture de son fils avec le résultat inévitable : le fils en est décédé. C'est toujours le droit coutumier qui prévaut. Pauvre femme! Le catéchiste l'encourage à rencontrer le Père pour obtenir le pardon de Dieu.

Un autre cas qui concerne et le droit coutumier et le droit civil. Beaucoup de tribus n'ont rien à redire à propos de la polygamie : c'est dans le droit coutumier. Mais, un jour, un Africain se pensant évolué et au-dessus du droit coutumier se marie au civil. Il en a le droit et il n'y a rien à redire. Mais il ne sait pas qu'en faisant cette démarche il se limite en quelque sorte au droit civil et renonce au droit coutumier. Sa vie se complique lorsqu'il prend une deuxième femme selon le droit coutumier et c'est là que le droit civil l'accuse de polygamie. Je ne me souviens plus de la peine infligée!

Dans les hameaux on n'a pas d'appareils électriques! Voici donc une façon de faire sécher la vaisselle. Quant à se procurer un peu de viande, ces garçons m'expliquent : on attache une chambre à air de bicyclette à deux branches et on la met par terre, puis on



saupoudre de la farine de maïs sur le sol, on bande la chambre à air et on attend que les oiseaux viennent picoter la farine de maïs : on relâche alors la chambre à air qui tue les oiseaux. La récolte est maigre : ce sont de petits oiseaux dont le corps n'est pas plus gros qu'un pouce de la main, mais c'est mieux que rien.

Il est temps de quitter ce hameau et cette mignonne enfant me dit : Au revoir!



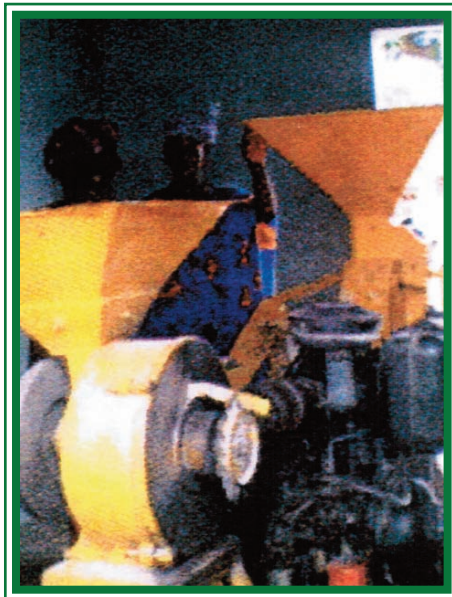
Memo 9

C'est au début de la saison des pluies, c'est-à-dire à la fin de novembre ou au début de décembre que les fermiers zambiens sèment leurs graines de maïs, ceci étant leur nourriture de base. Cette saison coïncide à notre saison hivernale ici puisqu'elle commence pratiquement en même temps et se termine au mois de mars. Il arrive parfois qu'après la première averse de pluie le ciel semble bouder et que les semences sèchent et on doit tout recommencer quand mère nature daigne rouvrir les écluses célestes. Ce travail de semence requiert beaucoup d'efforts car tout se fait manuellement avec des houes. J'ai toujours admiré l'endurance physique des Africains que ce soit pour la marche sur plusieurs kilomètres ou pour les femmes portant de lourds fardeaux sur leur tête ou encore pour ce travail dans les champs. Je ne suis jamais étonné de voir des Africains, Éthiopiens ou Kényans bien souvent, remporter les marathons. Pour ce qui est de la saison des pluies, comme l'Afrique est un continent trois fois plus grand que le Canada, on ne doit pas s'étonner que le climat change d'une région à l'autre : pour ne citer qu'un seul exemple, en Ouganda – et cela dans certaines parties seulement de ce pays – il y a deux saisons des pluies.

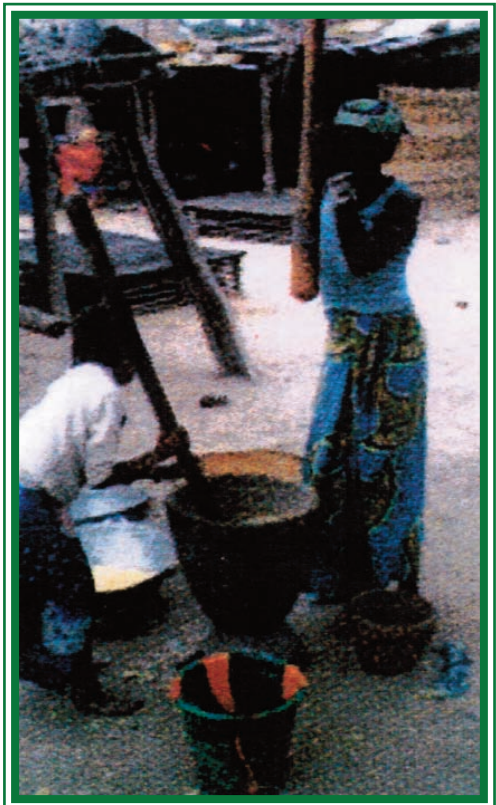
On dit qu'une image vaut mille mots. Je vous envoie quelques photos et moins de paroles cette fois-ci pour prouver la véracité de cet apophtegme.

Je me rendais donc en motocyclette pour me réjouir avec les gens au moment de la récolte : *Il s'en va, il s'en va en pleurant, il porte la semence; il s'en vient, il s'en vient en chantant, il rapporte ses gerbes* (Psaume 126, 6); j'aimais les observer en train de décortiquer et éplucher les épis de maïs. Que dire aussi du transport vers le marché local? Vous pouvez constater différents modes de transport.

Il faut ensuite se nourrir. Pour ce faire les femmes moulent les grains dans un mortier; elles s'y mettent souvent à deux comme sur cette photo et le font souvent en chantant pour garder le rythme et s'encourager. De plus en plus elles ont recours à des moulins à essence là où elles peuvent en trouver. Une fois qu'elles ont la farine, elles la font cuire dans de l'eau pour en faire un porridge qu'on mangera avec les doigts de la main droite qu'on aura lavés (la main gauche servant à d'autres emplois). On aura fait cuire des légumes, ou rarement de la viande, pour accompagner ce porridge (nsima en chichewa). Savez-vous que manger avec les doigts était la façon normale de manger jusqu'au onzième siècle où l'instrument appelé fourchette est apparu sur les tables, mais a pris beaucoup de temps pour s'imposer; le roi Louis XIV de France au XVII^{ème} siècle,



même s'il avait une fourchette à la gauche de son assiette, préférerait manger avec les doigts qu'il posait sur une serviette humide entre chaque plat. On considérait la fourchette comme un instrument diabolique : serait-ce pour cela que c'est avec une grande fourchette qu'on montre le diable sur des images? Je ne fais que poser la question!



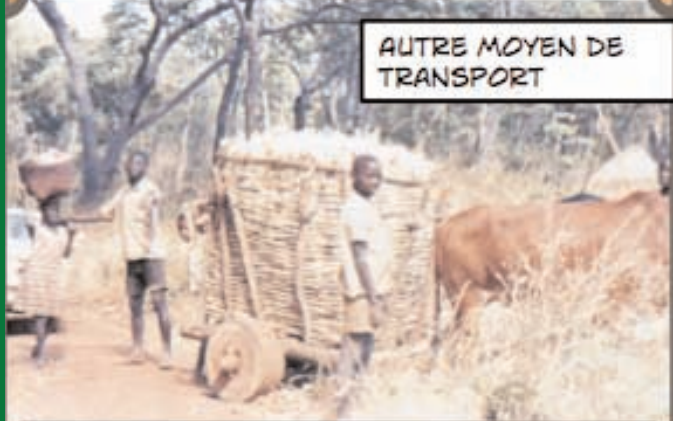
Je constate que je me suis éloigné de mon propos initial. Dernier aveu : sachant la signification du mot apophtegme, je suis tout de même allé vérifier comment ce mot était épilé. Combien de mes lecteurs savent ce que signifie ce mot? Hi! hi!



LE TRANSPORT



LE BLÉ D'INDE



AUTRE MOYEN DE TRANSPORT



LE MARCHÉ



LES DAMES AU TRAVAIL



LE PATRON FAIT SES VISITES



LE PATRON VÉRIFIE



Memo 10

C'est à Fort Jameson même (maintenant Chipata) que j'ai résidé le plus longtemps. Chipata est la capitale de l'est de la Zambie. Avant l'indépendance du pays en octobre 1964 il y avait un bon nombre de fonctionnaires européens,

surtout anglais. J'ai été professeur dans deux écoles secondaires en plus de faire du ministère à la Cathédrale dont vous avez déjà vu la photo dans des mémos précédents. **J'ai fait construire une petite maison pour une veuve avec plusieurs enfants.** Cela m'a fait penser à une règle dans notre grammaire latine : *Caesar fecit pontem* : « César fit construire un pont » et non pas : « César



Maison pour veuve

construit un pont ». Un dimanche juste après dîner un garçon européen d'environ 10 ans me téléphone pour me demander de me rendre en vitesse à leur maison sur la route de l'aéroport à environ quinze kilomètres de St Anne's. En arrivant je vois le papa, un Anglais, debout avec son bras à l'intérieur d'une garde-robe; l'épouse est debout près de la table de la cuisine. Sans préambule le papa me dit qu'il a la main sur une carabine car « ma femme veut tuer mes deux fils » (celui de 10 ans du téléphone et son jeune frère de 8 ans). Après des explications je me rends compte que la dame est excédée du manque d'attention de son époux en charge d'une brasserie à Chipata, emploi qui requiert de longues heures de présence. Je demande au monsieur de me donner le chien de son fusil, j'amène les deux garçons avec moi et dis au couple de dialoguer et de me téléphoner une fois la réconciliation résolue; vers les 16 heures le papa me téléphone, je lui rends les deux garçons, garde le chien du fusil... pendant deux ans jusqu'au jour où le monsieur demande cette pièce de son fusil puisqu'il quitte la Zambie avec sa famille. Quelle affaire!

J'ai dû remplacer le Secrétaire de l'Éducation parti en congé. C'est pendant son congé que le Gouvernement zambien a pris la charge de nos écoles primaires catholiques et c'est moi qui ai signé la remise de ces écoles au Gouvernement avec un pincement de cœur. Mais cela m'a fait penser aux parents qui laissent leurs enfants partir en leur laissant la liberté de construire des vies différentes de ce qu'ils, eux les parents, avaient espéré pour leurs enfants. Nous, les Missionnaires, avons beaucoup fait pour l'éducation, mais nous savons avoir été réellement féconds lorsque nos projets sont passés aux mains d'autres personnes. Dans la période d'adaptation qui a suivi, beaucoup de nos professeurs se sont plaints de ne pas recevoir leur salaire à temps! **Voici une photo de moi avec le fils de notre cuisinier : remarquez le volant à droite puisqu'il fallait conduire à gauche en Zambie.**



Je n'ai cependant pas résidé à Chipata tout le temps. Dans nos autres Missions à partir du poste central nous avions des succursales où nous nous rendions périodiquement à peu près à tous les deux mois. **Les chapelles de ces succursales ressemblent aux huttes des Africains, en plus gros.**

Nous pensions à agrandir notre influence en ouvrant de nouvelles succursales. Ce fut le cas un bon jour où j'ai fait le tour d'un secteur en avertissant les gens, beaucoup non-chrétiens, qu'il y aurait une première assemblée le dimanche suivant. Je me souviens que j'ai été tellement épuisé vers la fin de l'après-midi en parcourant en motocyclette tous ces hameaux que je me suis mis à saigner du nez. Je me suis arrêté à une hutte et ai demandé à la femme qui s'y trouvait si elle ne pourrait pas me donner un verre d'eau, ce qu'elle fit très volontiers. Je pense souvent à cette femme et je suis sûr que la promesse de Jésus s'est réalisée pour elle :

Quiconque vous donnera à boire un verre d'eau pour ce motif que vous êtes au Christ, en vérité, je vous le dis, il ne perdra pas sa récompense. (Marc 9,41) Pendant cette tournée une femme, voyant cet Européen (*mzungu*, disent-ils), voulait sans doute me provoquer en se découvrant les seins; les autres femmes l'ont vite remise à sa place en lui faisant savoir qu'on ne traitait pas un prêtre de cette façon.

Dans cette région éloignée de notre Mission – environ au moins cinquante kilomètres – beaucoup de gens, surtout des enfants, n'avaient jamais vu un *mzungu*. Les jeunes enfants aimaient toucher mes cheveux lisses et en étaient émerveillés, eux qui ont les cheveux crépus. Une vieille femme gardait toute une série de souris fumées accrochées sur un fil de fer : c'était sa remise. Ces souris avaient été attrapées dans des champs et non dans les huttes, car les souris prises dans les huttes sont considérées non-comestibles. On m'a assigné une hutte pour y passer la nuit quand je viendrais dans cette région; mais elle était absolument vide sans table ni chaise; heureusement que j'avais mon sac de couchage! J'ai emprunté une natte pour couper l'humidité du sol de terre. Comme je voulais manger un peu, j'ai demandé au chef du village de me **vendre** quelques œufs; il était de la Dutch Reformed Church, église pas du tout sympathique aux Catholiques. Il a refusé catégoriquement. J'ai toutefois remarqué qu'il avait de gros problèmes aux yeux... remplis de pus. J'avais heureusement un petit tube d'onguent de pénicilline; j'en ai appliqué sur ses yeux pendant quelques jours et voilà qu'il en a été soulagé et pouvait voir correctement. A partir de ce jour il me **donnait** les œufs!

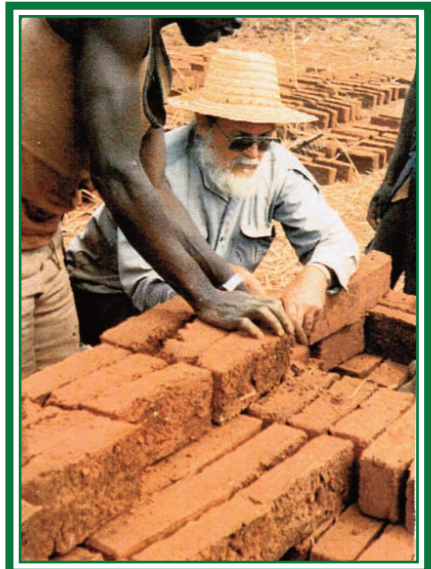
Quand je célébrais la messe dans ces succursales avec des chapelles bien modestes (avec toit de chaume d'où tombait parfois un serpent (voir mon Mémo 2, page 3) et une assistance parfois peu nombreuse, j'aimais leur répéter que la messe que nous offrions avec ses textes était absolument la même qui était célébrée de par le monde entier à Rome avec le Pape, et au Canada d'où je venais : cela impressionnait beaucoup

les gens qui avaient marché plusieurs kilomètres pour venir rendre grâce à Dieu en offrant leur vie avec le sacrifice de Jésus sur la croix *pour la gloire de Dieu et le salut du monde.*



Quand une succursale est bien établie, on pense

à y construire une chapelle en briques. Ceci nécessite un travail colossal : chercher de l'eau pour la mêler à de la terre, mettre cette boue dans des moules à briques, faire sécher ces briques, puis les brûler dans un four à briques : voici deux photos pour vous donner seulement une petite idée, car vous expliquer tout le processus serait trop long. Le regretté Père Denis Gagnon (avec la barbe) est sur une de ces photos



Nous n'avions pas toujours la chance d'avoir un Frère pour nous aider dans ces constructions. Mais quand nous en avons un, quelle opportunité formidable! **Le Frère Roger Poupert**, de regrettée mémoire, m'a toujours été d'une aide irremplaçable tant à Chipata même lorsqu'il était en charge du garage diocésain qu'en dehors de Chipata quand il pouvait quitter son garage pour aider aux constructions. Certains ont dit que les Frères sont plus importants que l'évêque lequel peut s'absenter sans conséquence sérieuse, tandis que, si le Frère n'est pas là, son absence est fortement ressentie.

Voilà donc un court aperçu de certaines de mes activités en Zambie, mais il ne faut pas oublier que d'autres missionnaires ont réalisé des projets similaires souvent plus ambitieux. C'était notre vie! J'en ai parfois la nostalgie...